

Youssef Amine Elalamy

Les Clandestins



Du même auteur

UN MAROCAIN A NEW YORK, roman, *Ediff*

PARIS, MON BLED, roman, *Ediff*

LE JOURNAL DE YAE, textes, *Hors Champs*

MINIATURES, roman, *Hors Champs*

TQARQIB ENNAB, roman en Darija moderne, *Khbar Bladna*

ISBN : 978-2-84626-370-2

© A. Retnani, Éditions Eddif, 2000

© Éditions Au diable vauvert, 2001, 2011 pour la présente édition

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com

Catalogue sur demande
contact@audiable.com

À mon père

« Quand tu redescendais à terre tu n'arrivais même plus à pisser droit dans la cuvette. La cuvette, elle ne bougeait pas, mais toi, tu continuais à te balancer. Parce qu'un bateau, tu peux toujours en descendre : mais de l'Océan, non. »

Alessandro Baricco

1

Il était une de ces fois, une petite fille avec des yeux, je vous dis pas, et un sourire, je vous dis quand même? Alors comment dire, disons que quand elle souriait, vous ne pouviez pas rester là à faire seulement comme si un enfant souriait, non, quand vous la voyiez sourire, vous finissiez toujours par croire que, ce jour-là, ce n'était pas elle mais la vie entière qui vous souriait à travers des lèvres et des dents, je vous dis pas, une autre fois peut-être. C'est dire si elle était belle.

Elle aimait parler aux arbres qui ne lui répondaient pas, bien sûr, mais bon, elle leur parlait quand même, parce qu'il fallait bien parler à quelqu'un, et, dire toutes ces choses dans la tête, encore petite et déjà pleine, parler aux grands, penses-tu, un enfant

de cet âge, et même pas un garçon, alors parler à un arbre ou à un mur, c'est pareil. Tu parles d'une enfant, quinze ans déjà! avait hurlé sa mère, il sera bientôt trop tard pour la marier, avait ajouté son père. La petite continuait à jouer, mais elle avait peur du noir, surtout celui à qui on voulait la marier et qui aurait pu être son père, s'il n'avait eu tout cet argent gagné on ne sait comment, avait dit sa mère, qu'est-ce que cela peut te faire? avait hurlé son père, j'en mourrai, avait répondu la petite avant de prendre la fuite au milieu des arbres.

Certains s'inclinaient sur son passage, d'autres tendaient leurs branches pour lui indiquer le chemin de la ville. C'est par ici, lui dit enfin une voix là-bas. Tu me sembles bien perdue, viens, assieds-toi là, non, ici, près de moi, la cigarette m'a pris la voix, approche-toi que je puisse te parler, c'est comment ton nom déjà? Tu dis? Parle un peu plus fort, il n'y a personne, que nous deux, oui, Zaynab? Et pourquoi pas Fatim Zahra tant que tu y es? Oublie ce nom, va, encore si c'était Zeyn ça irait, tiens, et pourquoi pas Zouzou? En voilà un pour toi, de

nom, Zouzou, c'est mieux comme nom, en plus il te va bien, et pas encore porté dans la maison, pourquoi fais-tu cette tête-là? Sûr qu'il te va bien, comme une culotte neuve je te dis! Oui, Zouzou, à moins que tu ne préfères Fifi, t'aimes pas? Zouzou non plus? Crois-moi, pour le travail, Zaynab, ça ne fait pas sérieux, ce n'est qu'un nom après tout, pourquoi veux-tu le traîner derrière toi? Je parie que tu n'as jamais pris la route; encore toute neuve, quoi, je le vois bien, que tu n'as pas beaucoup roulé toi, tu ne comprends pas? Ne fais pas attention à ce que je dis, fais-moi un sourire, que je voie à quoi tu ressembles quand tu es heureuse; voilà! Comme tu es belle comme ça! J'en connais qui vont y laisser leur paie et maudire les femmes qu'ils ont épousées, et tes lèvres, Dieu qu'elles sont belles! Je t'apprendrai à mettre du rouge sans te salir les dents; regarde, tu passes le doigt entre les lèvres et tu le retires d'un coup, mais d'un seul coup, sinon tu t'en mets partout; tiens, mets ces chaussures à talons; mais si, tu pourras marcher et même danser avec, tu verras; si tu m'avais vu la première fois! J'en ai encore le vertige

rien que d'y penser ; chez nous, il n'y avait plus rien à manger ; avec un ciel comme ça, tu penses bien, il aurait fallu qu'il mouille un peu, qu'il se mette à pleuvoir je veux dire, et de l'eau il n'y en avait pas eu cette année-là ; tous ces jours et ces semaines et ces mois à attendre que le ciel veuille bien nous pisser dessus, pour qu'il y ait à boire et à manger pour tout le monde, et tous les jours, à la fin tu te dis que si le bonheur n'est pas là autant le chercher ailleurs ; pareil pour toi ? Je sais, allons, n'y pense plus, va, si tu voyais l'allure que tu as dans ces chaussures ; et attends de porter ça, ne le remonte pas trop, sinon on ne voit plus rien, ce serait dommage de cacher tout ça, et encore fermes à ce que je vois, un décolleté que ça s'appelle ; mais non tu n'auras pas froid, chaud peut-être mais pas froid, il faut bien la mettre en vitrine pour la vendre la marchandise ; pourquoi ces larmes ? Viens contre moi, mets ta main là, non, plus bas, voilà, mais non, personne ne cherche à t'acheter, à te louer seulement ; non, c'est pas pareil, puisque je te le dis ; tu verras, il y en a même qui sont gentils, tu sais, parfois il suffit de boire avec eux ; ne refuse surtout

pas, fais comme moi la première fois, regarde la mousse et dis-toi que c'est du thé, juste un peu froid, et un peu fort, bien sûr, mais au début seulement, et pas après, laisse-les t'approcher, pense à autre chose et tu ne les verras même pas ; quelque chose qui te fait vraiment plaisir, tu dis ? Tu veux penser aux arbres ? Quelle drôle d'idée ! Mais si ça te fait plaisir, et surtout laisse-les parler, laisse-les dire les mots qu'ils n'osent pas dire à leurs femmes ; de toute façon, tu n'y comprendras rien ; de l'espagnol, oui, je sais bien que tu ne le parles pas, tu crois qu'ils disent qu'ils t'aiment, que tu as des yeux encore plus beaux que ceux de leur premier amour, mais va savoir de quoi ils te traitent avec ces mots que tu ne comprends pas ; moi, je dis que, du moment qu'ils me paient, ils peuvent même me pisser dessus, et tout me faire avaler ; tu verras, l'argent aussi a un goût et encore plus fort que le reste ; viens mon enfant, ne reste pas debout, donne ta main, elle est froide et la mienne aussi, mets ta tête contre moi, voilà, oublie les autres, et maintenant, maintenant ferme les yeux.

Les yeux fermés, la petite Zaynab vit beaucoup d'hommes passer au-dessus de sa tête. Des Espagnols pour la plupart. L'un d'entre eux, Alvaro, un photographe, avait des yeux bleus comme le ciel. Ils ne se marièrent pas, ne vécurent pas heureux et eurent un seul enfant.

2

— C'était comme si, dit Ayoub en baissant la tête, comme si la vie lui allait trop petit.

Ce matin-là, elle tourna le dos à la ville et, le ventre entre les mains, elle prit la direction du village. Elle marchait lentement, doucement, comme si elle craignait de briser quelque chose ou de réveiller quelqu'un.

D'abord un pas,

puis un autre,

puis encore un autre, lentement, doucement, jusqu'au bout et au-delà. Il faut se l'imaginer marcher lentement, comme si elle mesurait de ses pas la distance qui la séparait de sa tombe.

De temps en temps, elle s'arrêtait pour uriner, pour donner à manger aux oiseaux ou pour parler aux arbres. Et de temps en

temps, elle s'arrêtait pour regarder passer les nuages. Parfois, elle écartait les bras et se laissait pousser par le vent. Elle était frêle comme une tige. Pâle comme du lait. Étrange. Comme la lune.

Le chemin du retour ; elle savait que rien ne serait comme avant. Ce jour-là, peu avant l'aube, elle avait décidé de rentrer pour se laisser mourir auprès des siens, là-bas, parmi les souvenirs et les couleurs de son enfance. Là-bas, pas de routes, pas de voitures, pas d'électricité. Juste quelques maisons, quelques bêtes, une mosquée et la grande place avec, au milieu, un arbre qui, chaque printemps, donne des fleurs mauves. Là-bas, à quelques pas seulement de la mer, un petit village : Bnidar.

À son arrivée, on la déshabilla et, quand elle fut entièrement nue sous le soleil de midi, on la recouvrit d'une toile blanche. Les femmes de Bnidar recueillirent ses vêtements un à un, non pour les brûler, ni pour les jeter aux chiens, mais pour les remettre aux hommes qui les accrochèrent à un mât.

Le vendredi suivant, peu avant la prière, elle accoucha dans un grand silence : l'enfant à

qui elle avait donné la vie lui avait donné la mort. Zaynab avait tout juste seize ans. Et, plus tard, quand son corps fut entièrement recouvert de terre, elle eut seize ans et... des poussières.

Pendant toute une saison, les vêtements de Zaynab flottèrent au-dessus du village, plus haut que l'arbre de la place, plus haut que le nid des cigognes, plus haut que le minaret en terre. Ils flottaient, là-haut, au voisinage du ciel.

— Afin, dit Ayoub en levant la tête, afin que la honte qu'elle portait en elle se dissipât dans les vents.

À l'enfant, on donna le nom de Omar.

3

Omar avait la peau très blanche et les yeux très bleus. Il était, disaient les gens de Bnidar, pâle comme le lait, étrange comme la lune avec « des yeux découpés dans le bleu du ciel ». Les yeux d'un Espagnol, disaient les uns ; les yeux d'un chrétien, disaient les autres ; c'est kif-kif, disait Ayoub.

Chaque matin à la première heure, il quittait le village, contournait les bancs de sable, traversait les champs de cannabis, s'arrêtait pour boire un thé, observait les douaniers, soudoyait les uns, évitait les autres, puis s'infiltrait dans la petite enclave espagnole. Là, il marchandait, négociait, achetait les produits de contrebande et, le même matin, il faisait demi-tour, observait les douaniers, évitait les uns, soudoyait les autres, s'arrêtait

pour uriner, traversait les champs de cannabis, contournait les bancs de sable et rentrait au village en milieu d'après-midi. Il marchait ainsi, lentement, doucement, comme s'il eût craint de briser quelque chose ou de réveiller quelqu'un.

Deux fois par semaine, il se rendait au marché de la ville pour écouler sa marchandise.

Le reste du temps, il marchait le long de la plage et suivait des yeux les traces de pas sur le sable. Parfois il s'arrêtait et, comme l'eût fait un animal blessé, il se laissait tomber sur le rivage. Il pouvait rester là pendant des heures, les larmes aux yeux, à regarder mourir les vagues.

— Il est étrange, disaient les gens.

— Les gens sont étranges, disait Omar.

4

D'habitude, Omar aimait surprendre le vol des poissons au-dessus des vagues, voir rouler les coquillages dans l'écume et glisser les algues à la surface de l'eau. Il aimait marcher le long de la plage et suivre des yeux les traces de pas sur le sable. Il lui semblait lire ainsi, imprimé devant lui, cet itinéraire précis, fragile, qu'est la vie. Une fois allongé, il restait là à fixer les vagues éclaboussées de lumières dorées, jusqu'à l'instant où il sentait ses paupières battre de l'aile puis se fermer. Cet instant béni où l'œil, libéré de la vue, écoute.

Le bruit des vagues.

Rien d'autre.

Omar aimait tout cela à la fois. D'habitude.

Ce jour-là, il y avait là-haut le ciel bleu des mauvais jours et là, éparpillés sur le sable, d'étranges poissons. Des poissons si gros que l'on eût dit des hommes, que Dieu nous protège, ça ressemble à des hommes, Dieu Tout-Puissant on dirait des hommes, mais oui, ce sont des hommes ! Malheur à nous, ce sont nos hommes !

Un peu partout, des corps avaient échoué sur la plage. Il y en avait de noirs, il y en avait de blancs. La mer ne semblait pas avoir fait la différence : tous avaient les yeux dévorés.

« Ainsi, pensa Omar, mourir c'est ne plus voir le monde. »

Il examina longuement ces corps blessés, ces membres mutilés, ces visages entamés, ces mains écorchées, ces lèvres abîmées, et il se

dit que ces hommes ne verraient plus le soleil se lever au-dessus de Bnidar, ni les poissons voler au-dessus des vagues, ni les coquillages rouler dans l'écume, ni les algues glisser à la surface de l'eau. Ils n'entendront plus le bruit des vagues. Plus jamais.

Ce jour-là, Omar comprit que mourir, c'est perdre la vie.